

CE QU'IL RESTE DES MOTS

Matthieu Mégevand

Le livre

Le 13 mars 2012, à Sierre, en Suisse, vingt-deux enfants décèdent dans un accident d'autocar. Le véhicule était en parfait état, le chauffeur, sobre, respectait les limitations de vitesse, la chaussée était sèche et bien entretenue. Nulle négligence, nulle « erreur humaine », ne permet de comprendre le drame. Aucune faute. Aucun coupable. Aucune explication. Situation intolérable pour l'esprit.

Le langage a sa grammaire, sa logique, dans laquelle le drame de Sierre ne peut trouver sa place. Mais Matthieu Mégevand refuse de s'incliner face à cette aporie.

Commence alors une quête, à la fois philosophique et romanesque. L'auteur y mobilise toutes les ressources de la pensée et de l'écriture, replonge dans d'anciennes lectures, se retire dans la solitude, taquine l'autofiction, s'invente des interlocuteurs, contradicteurs ou complices, et des situations imaginaires qui pourraient l'éclairer. Nihilisme radical d'un de ses anciens professeurs, stoïcisme austère de Sénèque, théologie spéculative de Hans Jonas, rien ne répond.

C'est que la mort des enfants de Sierre le renvoie à la sienne,

*La mort
est un
roman*



à la nôtre, que le plus incontestable enchaînement de causes et d'effets ne parviendra jamais à élucider. C'est que l'erreur humaine ou l'impondérable auxquels se raccroche la rationalité contemporaine en pareilles circonstances ne résoudront jamais le sentiment d'injustice face au néant.

De sa quête, le narrateur rentrerait-il donc bredouille ? Ce serait le cas si son cheminement ne lui avait appris que grammaire et logique n'épuisent pas le langage, qui se transcende lui-même lorsqu'il s'agit de trouver la raison pour laquelle la mort nous est insupportable.



L'auteur

Matthieu Mégevand a publié *Jardin secret* (2007) et *Les deux aveugles de Jéricho* (2011) aux éditions L'âge d'homme.



L'extrait

C'est un drame sans cause, une tragédie sans coupable ? Très bien. Mais moi non plus je ne peux pas me résoudre, moi non plus je ne m'avoue pas vaincu. Aucune piste, rien à dire, au bout de quelques phrases les mots s'enlisent ? C'est à voir, je refuse de lâcher prise. Tout est perdu, consumé ? Il n'en n'est pas question, sûrement pas. Il ne sera pas dit que même les mots ont abdicqué, que même eux sont restés terrés dans leur trou d'impuissance. Nous allons les faire se mouiller un peu, les mots, ils vont sortir de leurs coteries et de leurs salons bien chauffés ; au front, les mots, en première ligne ! C'est une gageure, mais tout plutôt que cette défaite sans bataille, cette abdication sans combat. Aux armes, les mots, sur l'absurde nous allons tenter de reconquérir un peu de sens.